

COUP D'OEIL SUR LES FACETTES  
DU ROMAN AFRICAIN CONTEMPORAIN

Depuis les années 80, et plus encore les années 90, le roman africain et notamment francophone a subi une mutation profonde.

Nous avons essayé de la décrire dans notre Anthologie négro-africaine (Edicef-Hachette, édition de 1993). Des romanciers comme Soni Labou Tansi, Yodi Carone, C. O. Kante, Boubakar Boris Diop, les 2 premiers romans de Tierno Monenembo, les 3 derniers de Williams Sassine, Shaba 2 de V. Y. Mudimbe, La latrine de Severin Abega, Léopolis de Sylvain Bemba, Les Méduses de Tchikaya, La Poubelle de Pathé Diop, Nocturnes d'Ibrahima Ly, Chronique d'une journée de répression de Moussa Konaté, Eureurs et cris de femme d'Angèle Rawiri, Le royaume aveugle de Véronique Tadjo, tous sont d'un pessimisme impressionnant, et offrent de l'univers africain une vision à la fois chaotique et sans issue.

Vision induite sans aucun doute des drames inédits qui secouent notre continent et qui dégènerent plus d'une fois en véritables catastrophes : guerres civiles au Libéria, en Somalie, au Tchad, en Sierra-Léone ; génocides au Rwanda, au Burundi, au Soudan ; luttes tribales dans les deux Congo de part et d'autre du grand fleuve, rebellions militaires à répétition en Centre Afrique.

Les romanciers, ces observateurs privilégiés du devenir des sociétés, sont certes bien placés aussi pour dénoncer les tyrannies, les prisons et les exécutions. Au point que l'on a pu parler de l'émergence d'un "roman carcéral" en Afrique (Un homme est mort de Soyinka, Toiles d'araignée de I. Ly, celui de M. Konaté, Prisonnier de Tombalbaye de Antoine Bangui), et j'en passe.

Enfin qui mieux que ces romanciers sont à même d'évoquer le sort de plus en plus misérables des populations civiles en proie à la guerre, au déplacement forcé et, même en temps de paix, à la sauvagerie de villes surpeuplées, à la faim, et à la violence dans ces villes-poubelles où se déversent en désordre toutes les pourritures du monde ?

Écoutons Pabe Mongo qui synthétise clairement leur situation :

"Si nos aînés étaient essentiellement préoccupés par la reconnaissance et l'identité de l'homme noir, je dirais que nous sommes les écrivains des sept plaies de l'Afrique : la faim, la sécheresse, l'endettement, la détérioration des termes de l'échange, la maladie, la pollution, les dictatures, le néocolonialisme. La situation de l'homme noir s'est à tel point dégradée que notre littérature ne met plus en scène des héros, mais des victimes".

Si bien qu'on peut parler d'un roman de l'absurde né de ce chaos social et politique, ce naufrage des Indépendances sur lesquelles on fondait tant d'espairs.

L'écriture de ces romans en est profondément affectée, et nombre d'auteurs s'y sont exercés à la déconstruction soit du récit, soit de la phrase. Le résultat en est un style souvent heurté, torturé, mais aussi inventif et libéré du carcan classique.

Les modèles ne sont plus Zola ni Flaubert, ni même Cheikh Hamidou Kane ; mais ils réfèrent plutôt des Sud-américains Garcia Marquez ou Cortazar, ou encore aux Africains anglophones comme Ayi Kwei Armah (Ghana), Soyinka (La saison d'anémie), ~~Ken Saro Wiwa~~ et Ben Okri (Nigéria), Nurredine Farah (Somalie). Le courant majeur du roman africain actuel est en pleine expansion.

Le "roman de l'absurde" ouvre certes une voie nouvelle pour le roman africain, et il contamine aussi les autres genres (nouvelles, théâtre, voire poésie). Il s'affirme par une large représentation d'oeuvres de grande qualité et de remarquables tentatives de rénovation d'écriture.

Les romans de mœurs, romans régionalistes, romans d'évasion et romans "beur" continuent d'exister. Mais sont-ils des solutions de rechanges ?

Mais il n'en a pas pour autant supprimé les autres courants.

X

X

X

Le classique roman de mœurs, il est vrai, se porte fort bien. L'inépuisable conflit des traditions et du modernisme est surtout repris, à leur niveau, par les femmes : Aminata Sow Fall, Bessie Head, Flora Nwapa, Tsitsi Dangaremba, Calixte Beyala, Tanella Boni, Aminata Ka, Philomène Bassek, Younouss Dieng, Ken Bugul.

Les auteurs masculins ne sont pas en reste ; mais ils s'attachent surtout à décrire les faits sociaux marquant des ensembles

urbains et leurs tares actuelles. La drogue, le vol, le meurtre, la prostitution, la folie y sont montrées dans les micro-milieus où ils sévissent avec beaucoup de précision et de vérité. Ainsi De Pulpe et d'orange de Mamadou Samb, les romans de Pierre Claver Ilboudo et d'Abasse Dione (La vie en spirale) ; ou encore La reproduction du Zaïrois Mpoyi Mbatu. Un bouquet d'épines pour elle de Cheikh Ndao, L'Homme de la rue de Pabe Mongo, les romans de Caya Makhele, de E. Lomomba, de Pius Ngashama, sont autant de récits qui vont du simple réalisme au naturalisme parfois très dru. Mais ils ne remettent pas en cause, disons, "l'existence", et leur construction comme leur écriture ne se hazardent pas trop vers l'inconnu. Ils demeurent en somme dans la lignée de Sembène qui continue d'écrire, d'ailleurs, et dont les nouvelles Niwaam et Taaw illustrent parfaitement le genre.

Toujours dans un style classique mais avec une dimension politique plus ciblée, on peut citer Le dernier de l'empire de Sembène, L'ex-père de la nation d'A. Sow Fall et Les gardiens du temple de Ch. Hamidou Kane, trois romans qui abordent de front les pouvoirs républicains en la personne-même de leurs présidents, et analysent les solutions possibles aux impasses où ils se trouvent engagés.

Mais à l'inverse des romans<sup>de</sup> l'absurde, où ces situations existent également, le sujet est traité avec sérieux et non tourné en dérision. Les rouages de la fonction présidentielle, ses tenants et aboutissements, ses dérives, sont étudiés avec minutie, et chaque auteur en donne son interprétation avec sans doute l'espoir qu'"on" est encore à même d'en tenir compte. Cette attitude suppose une rédemption, ou tout au moins une réforme envisageable, et ne rejoint donc pas le radical pessimisme de Sony Labou Tansi.

Classique aussi, le roman de N. Tidjani Serpos Bamikilé, sur les évolutions et convulsions de la vie politique, mais qui conserve une écriture limpide et une construction logique ; ou encore L'initié de Olympe Bhêly Quenum qui sonde les possibilités de synthèse du vieux monde et de la vie moderne, à travers des héros très équilibrés.

X

X

X

Une autre direction du roman de mœurs s'oriente vers la campagne. Nous le nommerons régionaliste, dans la mesure où il s'insère dans un terroir particulier, et spécialement rural.

Il se veut exploration en profondeur de l'âme paysanne, et prend parfois le relais de l'ethnologie. Ses préoccupations sont à l'échelle du village, et il se tient à distance de la politique nationale, encore qu'il en reçoive quelquefois des échos.

Ce type de roman s'écrit généralement dans une prose sage, et dans un contexte ethnique où se perçoit de manière plus aigüe l'identité culturelle.

On pourrait d'ailleurs interpréter ces romans régionalistes, qui persistent au cœur même de cette littérature de l'absurde que nous venons d'évoquer, comme une forme de nostalgie, ou encore d'espoir ultime. Un repli vers l'ethnicité. Je n'ai pas dit le tribalisme. Mais plus exactement vers les valeurs ethniques.

C'est l'évocation de l'enfance en pays peul qui tempère quelque peu les cauchemars des Racines du ciel du Guinéen Tierno Monenembo ou la présence du mythe de "l'ombre teintée d'ocre et de kaolin", liée au rite du Bwiti dans le roman du Gabonais L. Owondo Au bout du silence. Les seules clartés de ces œuvres très sombres sont apportées par le souvenir du village, ou le retour au surnaturel.

Ce repli vers l'ethnicité s'accompagne en effet souvent d'un recours aux mythes anciens. Déjà ce mouvement était caractéristique chez Olympe Bhêly Quenum avec Le chant du lac et Un piège sans fin.

Etienne Yanou au Cameroun fera revivre le mythe de l'inspiré des Dieux qui vient purifier le village frappé par la stérilité, dans L'Homme-Dieu de Bisso.

Les romans de Massa Magan Diabate font peu appel au surnaturel mais Comme une piqure de guêpe et L'Assemblée des Diinns sont de véritables documents sur l'éducation villageoise et les griots de l'ethnie Malinke.

Au seuil de l'irréel, premier roman de Amadou Kone était aussi intégré dans la vie rurale, et restituait l'angoisse des peurs ancestrales.

Si l'on considère Le Cap des chèvres de Weynde Ndiaye (Editions C.A.E.C.), on découvre la vie d'un petit village perché au bord de l'océan, où le merveilleux sérène côtoie les petites intrigues électorales du coin. Là aussi, Dakar semble à 10 000 kilomètres. On vit à l'échelle de Clochemerle. Chaque personnage est une personne, elle compte pour la communauté.

Le Silence de la forêt de E. Gayemidié est un récit tout simple, presque intemporel, regard d'une ethnie sur une autre, des Banga sur les Pygmées ; perception d'abord des différences, puis apprentissage de la communication, du respect, de l'amour.

C'est dans un contexte plus tendu, mais toujours régional, que se situent Aboubakry Lam, K. Noaga, Jean Pliya avec Les trasseuses de corde, Pape Mongo avec Nos ancêtres les baobabs, A. Fantouré avec L'Homme du troupeau du Sahel. Mais il arrive que dans le même contexte des villages ou petites villes de brousse un auteur prenne le parti de dénoncer l'archaïsme des mœurs traditionnelles et leur perversion lorsqu'elles sont mises en contact avec le phénomène moderne de l'argent. Le roman de Okoumba Nkoghe, La mouche et la glu (Gabon) ? La femme du mari inconnu de E. O. Zinsou (Bénin), illustrent la dérive actuelle des campagnes et leur fragilité devant les agressions sans scrupules des fonctionnaires de la ville. Régine Yaou et M. Bandama aussi évoquent ces conflits, mais dans des situations où la société traditionnelle exploite ou abuse ses membres urbanisés.

Dans la plupart de ces romans, le monde traditionnel demeure cependant comme une base de référence, à laquelle on se réfère en cas de crise, quand se perdent les repères, même si c'est de façon momentanée.

Si nous regardons du côté de Madagascar, une nouvelle génération d'écrivains comme Charlotte Rafenomanjato, Michèle Rakotoson, M. Raharimanana s'orientent également vers l'investigation socio-culturelle profonde de la grande île, où resurgissent les rites et les mythes.

Mais ces recours aux mythes anciens existe aussi chez des écrivains très modernes comme Abdoulaye Kane et Aminata Sow Fall.

Evidemment le procédé est plus subtilement amené chez ces intellectuels peu soucieux de paraître rétrogrades. A. Kane renvoie son histoire La maison au figuier aux débuts de l'ère coloniale ; ce qui fait trouver très naturel que les habitants d'un village de brousse se protègent de l'envahisseur européen et ses armes (l'école et la poste) par le recours au génie du fleuve et à ses maléfices. Génie réel et mythe authentique.

Le cas d'Aminata Sow Fall dans Le jubier du patriarche est plus sophistiqué.

D'abord l'action se situe en ville et à notre époque. En suite le mythe de l'ancêtre, relayé par l'épopée qui véhicule son histoire, est entièrement inventé. Par contre le rôle culturel du griot comme vivificateur des traditions, et le rôle symbolique de l'arbre qui reverdit sur la tombe de l'ancêtre, sont parfaitement plausibles, et proposés comme solutions aux contradictions de la vie moderne qui ont déchiré la famille de Yelli et Tacko. Tous les antagonismes se résorbent dans le pèlerinage à Babiselli, et dans la profération rythmée et unifiante du "roman familial".

On ne peut s'empêcher de songer ici, en effet, à une espèce de thérapie de groupe dont l'écrivain se fait l'interprète, conscient ou non, je ne sais. A. S. Fall n'est pas particulièrement branchée sur la psychanalyse. Mais sa profonde connaissance de la société sénégalaise lui donne assez d'éléments concrets pour construire une fiction qui est en quelque sorte un modèle (au sens anglais de pattern) de comportements semblables dans des situations analogues.

Il faut noter cependant que l'ethnicité n'est jamais mise en évidence en tant que telle. Comme si une certaine pudeur induisait les écrivains à en voiler le côté singulier et restrictif. Ces cultes ou ces coutumes sont bel et bien peul, fang ou wolof, mais non présentés comme tels. Ni même comme nationaux. Mais comme typiques d'une dimension africaine irréductible, ce quelque chose de précieux et secret que ni l'invasion de la technologie occidentale, ni le pourrissement des mœurs politiques locales ne peuvent atteindre ou corrompre.

Un noyau dur et pur de l'identité culturelle, de "l'homo africanus", et dont la fonction de refuge pourrait aussi devenir fonction de salut.

Le roman régionaliste a de l'avenir et ne fera sans doute que s'amplifier, du fait de ses multiples virtualités inhérentes aux diversités culturelles.

X

X

X

Une troisième direction encore assez peu utilisée est celle du roman d'évasion. Pour l'instant il existe sous deux formes, celle du roman policier et le roman de pure fiction.

Le roman policier, en général bien construit et parfois calqué sur les classiques américains du genre, fut inauguré dans les années 70 par un Ivoirien qui écrivit un Dragax schématique et rocambolesque.

Plus sérieux et mieux écrits, dix ou quinze ans plus tard, les romans L'archer Bassari, No woman no cry et Negerkiss, sont l'oeuvre de Sénégalais : Modibo Keita et Asse Gueye.

Au Cameroun Jean Pierre Dikolo avec sa série sur Scorpion L'Africain et Simon Njami avec Cercueil et compagnie se réfèrent plutôt au genre de "polar" illustré par Chester Himes, le célèbre romancier noir américain.

Le roman de pure fiction n'a pour l'instant que peu d'adeptes. Le Camerounais Etoundi Mballa publié La vie à l'envers, espèce de voyage initiatique dans l'imaginaire débouchant sur l'euphorie.

Khady Sylla, Sénégalaise, avec Le jeu de la mer nous donne un récit délicieux où le réel se laisse modifier par le rêve. Un vrai petit chef d'oeuvre.

Tanella Boni, ivoirienne, avec Les amants du Lac Rose élabore une méditation sur l'histoire mêlée à une aventure amoureuse, dont on ne saura jamais si elle a eu lieu ou si elle n'est qu'imaginée par le narrateur.

Ces trois romans peuvent rappeler, de loin certes, la démarche de l'Antillaise Simone Schwartz-Bart dans Ti Jean l'Horizon. Mais la sobriété et l'économie marquent ces romans africains contrairement à l'exubérance stylistique, caractéristique des îles caraïbes.

Enfin peut-on parler d'un "roman beur" comme le fait Bernard Magnier ?

Il est certain que Chaines de B. Bocoum, African Gigolo de Simon Njami et plus récemment Le petit Prince de Belleville et Honneurs perdus de Calixte Beyala, sont le résultat d'expériences d'émigrés installés en Europe et ressemblent sans doute davantage aux romans des Algériens ou Tunisiens vivant en France. C'est toujours, ou presque, les heurts provoqués par la différence (de race, de culture, de sensibilités) qui font le thème privilégié de ces romans du "décollage" marqués par la nostalgie.<sup>(1)</sup>

Peut-on y intégrer les romans de Marie Ndiaye où ces problèmes transparaissent à peine, au point de ne plus "marquer" ses textes des indices de la couleur ou la culture étrangère ? Peut-on littérairement "passer la ligne" ? Il semble que oui, et que les romans de Marie Ndiaye s'inscrivent sans difficulté dans une tradition bien française.

Lilyan KESTELOOT  
Université de Dakar

1996

(1) Et dont l'ancêtre fut sans doute Quirika de Clara de Buras (1823) rééd. par Roger Little - Exeter - G-B - 1993